

les interpréter à sa manière : il semble qu'en usant de la même langue on se comprend et cela suffit. Tant que la contradiction ne vient pas l'ébranler, cette convention tacite et confuse subsiste ; le jour où naît le doute, celui où les objections s'élèvent, force est de compter avec les mots comme avec les idées.

Dans le cas présent, le désaccord avoué des deux savants contradictoires cesse sur un point. Tous deux déclarent expressément qu'on a laissé trop longtemps figurer dans la science des êtres organisés, de fausses propriétés qui n'étaient que des entités, contre lesquelles on ne saurait trop protester. Qu'à côté de ces propriétés mensongères, il en existe de réelles qui ne sont plus des êtres de raison, mais de fait, et sur lesquelles repose le fondement le plus solide de notre savoir.

Pour le professeur Robin, l'irritabilité est, comme nous l'avons dit, une de ces fictions ontologiques, elle est nominale ; pour le professeur Virchow, elle est réelle.

A quels signes se reconnaît donc une propriété positive ? Le seul critérium que les deux savants acceptent formellement et presque dans les mêmes termes, c'est que toute propriété vraie est inhérente à la matière et inséparable d'elle, tandis que les fausses reposent sur la supposition de forces indépendantes, d'êtres purement dynamiques et, comme nous le disions plus haut, en quête d'un placement.

Organisée ou non, la matière ne perd aucune de ses propriétés essentielles, que chacun connaît et où ne s'égarera jamais la discussion. On aurait peine à trouver un médecin ou un naturaliste qui se soit oublié au point de dire que la matière se dépouillait d'attributs sans lesquels elle serait inintelligible.

Il n'en est plus de même des propriétés du second ordre qui n'appartiennent qu'aux éléments figurés, qui n'apparaissent qu'à la condition d'une structure déterminée, qui disparaissent avant que cette structure soit en apparence anéantie, propriétés transitoires et qui sont, pour user d'une expression biblique, plutôt prêtées que données à l'individu vivant. Dans cette catégorie,

se rangent l'irritabilité, la contractilité, etc. Comment et par quelle combinaison étrange ces propriétés viennent-elles s'annexer aux attributs essentiels de toute matière ? On admet que l'arrangement moléculaire rend un compte suffisant de ces manifestations nouvelles. Mais, toutes les fois qu'on invoquera la vague explication d'une composition supposée spéciale, d'une coordination particulière, tranchons le mot, d'une organisation des matériaux, on commettra la lourde faute de définir l'être organisé, en déclarant qu'il a pour attributs exprès les propriétés qui résultent de son organisation. La vérité est que la contractilité, comme l'irritabilité, se conclut de l'observation et ne se préjuge pas. Elles sont, parce que la contraction et l'irritation existent et parce qu'il est dans la loi de l'intelligence humaine de rapporter tout mouvement à un moteur, tout acte à un agent. Nous assistons à la contraction ; mais la contractilité, inaccessible à nos sens, ne représente qu'une conception intellectuelle, une abstraction sans réalité.

Plus on s'éloigne des combinaisons ou des associations élémentaires des molécules, plus le composé qu'on étudie est complexe, et plus se multiplient ces propriétés qui se soustraient aux investigations des physiciens et des anatomistes. Ni la cellule, ni la fibre, ni le tube nerveux, ne sont le dernier mot de la recherche du physiologiste ou du médecin. Au-dessus de ces rudiments vient l'*organe* qui a imposé son nom à l'organisme ; or l'organe, constitué par les éléments du second ordre, répond à un troisième degré de complexité.

Reconnaître l'existence des organes, c'est accepter parallèlement et comme un corollaire obligé celle des fonctions. Chaque fonction est une unité aussi irréductible que toutes les autres. La sécrétion de l'urine ou du sperme, la transformation de l'air inhalé par le poumon, sont des propriétés non moins inhérentes à l'organe que la contractilité l'est à la fibre musculaire. Virchow, en essayant presque timidement de donner, dans sa classification des propriétés organiques, une place à la fonction, n'a fait que consacrer une de ces vérités qu'on pourrait appeler de sens com-

ment s'est accompli le *curriculum vitæ* scientifique d'un homme qui, depuis ses premiers essais, appartient à la publicité.

Virchow a bien moins en vue de nous renseigner sur les origines de son savoir que sur le résultat final de sa doctrine qui, partie de la pathologie, aboutit à la thérapeutique. Voilà longtemps que la crainte de passer pour un histologue ou un anatomiste le poursuit. Mais sur ce terrain, choisi par lui-même, il lui a manqué la hardiesse de contempler la vie face à face. Général hors ligne au service d'une idée régnante, il n'a pas, en médecine, l'autorité d'un réformateur. Sa préoccupation pathologique le rend hésitant dans ses décisions, et, si on veut excuser cette comparaison quelque peu académique, le colosse a un pied dans l'histoire naturelle, un autre dans la pathologie cellulaire, mais le gros de la médecine passe entre les deux points d'appui.

Cette indécision s'accuse presque à chaque page de sa réplique où il reproche au professeur Robin de n'être pas ce que lui-même entend ne pas être, une façon de vitaliste. « La matière organisée est, dit-il, celle qui vit ou qui a vécu. La science et la pratique ont tout intérêt à établir les limites qui séparent le vivant du mort et de l'inorganique, c'est-à-dire du non-vivant.

« L'erreur est de ne faire que deux parts : l'organique vivant ou mort et l'inorganique. »

Comparez la profession de foi qu'on vient de lire avec les conclusions suivantes qui seraient contradictoires avec les prémisses, n'était leur défaut de précision : « Qu'on ne s'habitue pas, comme je l'ai toujours recommandé, à employer les deux expressions d'irritation et d'irritabilité dans le sens spiritualiste. L'irritabilité ne signifie rien autre chose que l'aptitude à être placé, par l'action de choses extérieures (excitants) dans un état (irritation) par lequel l'activité propre est éveillée. On doit se représenter cette action aussi bien que ces états et ces activités dans le sens de la conception mécanique de la nature (*mechanische Naturauffassung*). Évidemment il n'est ici ques-

tion, dans tous les cas, que de processus physiques et chimiques. »

Nous avons traduit mot pour mot, résumons librement.

Si le mouvement mécanique n'a pas de raison d'être en l'absence d'un moteur ; si ce moteur est l'antécédent indispensable ou, comme Virchow l'appelle, par une expression incorrecte, le corrélatif de toute activité ; si ce moteur n'est pas identique avec celui qui met en jeu les combinaisons chimiques ; en somme, quel est-il ? Nous accordons qu'on doit entendre les actions ou les mouvements dans le sens mécanique, nous renonçons à comprendre ce que c'est que cette irritabilité, élément primordial, caractéristique souveraine de la vie, puisque sans irritabilité rien ne se meut et tout est mort. Il ne suffit pas, pour éclaircir les obscurités, de recommander, à plusieurs reprises, de se garder du sens spiritualiste. Il ne suffit pas non plus de laisser entendre que l'activité vivante n'est pas sans analogie avec les phénomènes chimiques qui se produisent à l'état naissant.

Enfin, il n'est pas un philosophe scientifique qui se résigne à la conclusion dernière, qu'au fond l'*irritabilité* n'a rien à faire pour expliquer les phénomènes, mais qu'elle est très avantageuse pour les ordonner et les classer.

Nous avons exposé le litige, et dans cette critique d'un critique nous n'avons en vue que la recherche de la vérité. Notre foi philosophique, en médecine comme en toutes choses, est que nul n'a le droit de simplifier en s'abstenant. L'idée dominante de nos collègues est qu'en réduisant les propriétés de l'être vivant, et les phénomènes qui s'accomplissent en lui à leur plus rudimentaire expression, on arrivera à définir scientifiquement la vie.

Les anciens logiciens déclaraient que la définition ne vaut que si elle s'applique à tout l'objet à définir ; il en est de même de l'analyse qui n'a de valeur, pour fonder une doctrine absolue, que quand, avec les éléments dissociés, on est en mesure de reconstituer, par le fait ou par la pensée, la synthèse. L'individu vivant est une de ces unités synthétiques dont on

n'aura pas la clef tant qu'on persistera à méconnaître leur existence.

Les actes plus complexes, depuis les fonctions organiques jusqu'aux opérations intellectuelles et jusqu'à l'individualité, et les propriétés qui leur correspondent, sont rejetés de l'étude sous prétexte de métaphysique. Mais la métaphysique n'a rien à prétendre dans les questions de fait.

Son essence est de se tenir en dehors et au-dessus du témoignage des sens, et de n'aborder les problèmes que quand ils peuvent se résoudre par les seules forces de l'intelligence, dégagée de toute entrave matérielle. Où finit la science commence la métaphysique. Voilà bientôt deux siècles qu'une séparation solennelle a été prononcée entre ces deux modes incompatibles de notre savoir ou plutôt de notre curiosité. Toutes les fois qu'une notion repose sur un élément matériel, et qu'on peut, quelle que soit sa généralité, la contrôler par l'observation, elle entre de plein droit dans le domaine scientifique.

En dehors des aspirations métaphysiques, il en est d'autres qu'on doit accepter et respecter, parce que, sans elles, il n'existe ni induction, ni science. Lorsque le même phénomène se reproduit visiblement, dans des conditions et sous des formes déterminées, lorsque ces conditions étant réunies, il nous est donné de le prévoir, nous déclarons qu'il obéit à une loi et qu'il est le résultat d'un ensemble de forces auquel nous imposons un nom.

Il n'y a pas plus de propriétés sans matière que de matière sans propriétés, et quand nous isolons un moment ces dernières, c'est en vertu d'une nécessité et pour faciliter les opérations de notre intelligence.

De ces propriétés disjointes par l'analyse de leur substratum nécessaire, quelques-unes sont tellement inhérentes à la matière qu'on ne saurait concevoir la matière sans elles : elles seules sont réellement irréductibles. Si l'on n'en admet pas d'autres, il faut rejeter comme une convention ou une fiction les êtres organisés, et se ranger du parti de ceux qui ne reconnais-

sent qu'un règne dans la nature. Ni Virchow ni Robin n'ont accédé à ce radicalisme, devant lequel d'autres n'ont pas reculé, et qui seul mérite le nom de *matérialisme*.

Les savants qui, de l'étude exclusive de la physique ou de la chimie, ont passé sans transition à celle de l'organisme, ont seuls promulgué une théorie vraie ou fausse, mais absolue.

Ceux qui, comme nos éminents collègues, ont concentré leurs efforts dans l'étude des êtres organisés, n'ont abouti et n'aboutiront jamais qu'à une doctrine mixte, espèce de compromis entre les intolérances égales du matérialisme radical et du vitalisme. Si inclinée qu'ils tiennent la balance, ils ne se résolvent pas à supprimer le second plateau.

Le professeur Robin, plus conséquent d'intention que de fait avec ses principes, n'accorde qu'aux composés anatomiques des propriétés distinctes ; à chaque agrégat figuré appartiennent ces propriétés, qui résultent de son mode de composition et de structure. On conçoit que la contraction, phénomène simple, car le mot de contractilité eût dû disparaître de son vocabulaire, soit le corrélatif de la fibre musculaire ; mais que dire de l'innervation ? Comment ramener à une formule unique la multiplicité des phénomènes nerveux ; comment admettre que l'innervation et la contraction représentent physiologiquement des unités du même ordre ? Si l'un est subordonné à l'autre, si la contraction s'exécute sans réciprocité, sous l'influence d'une action nerveuse, il faut bien concéder une subordination entre les deux ordres de phénomènes et supposer entre eux une relation ou un *quelque chose* dont la recherche n'est plus du domaine de l'anatomie. Au-dessus ou au-dessous, mais à côté de l'irritabilité, combien trouverait-on de ces propriétés intermédiaires qui ne sont pas la raison de l'acte, mais sans lesquelles l'acte, et surtout la succession des actes, n'aurait pas lieu.

Virchow fait profession que toute propriété démontrée physiologiquement existe, qu'elle soit afférente à un seul élément anatomique ou à plusieurs. Il est moins radical et moins rigoureux, mais à notre sentiment il est plus près du vrai. S'il était

entré, dans le plan de sa défense, de soumettre à une critique les termes incontestés de développement et de nutrition, il eût eu belle à justifier cette doctrine philosophique.

Mais, tout soucieux qu'il se montre des intérêts de la pathologie, nous demanderons aux médecins dans quelle mesure il leur est loisible d'exploiter des généralités conçues dans cet esprit, et d'y installer les fondements de leur savoir.

Indépendamment des activités envisagées suivant la *conception mécanique de la nature*, il en est d'autres que nous pouvons, ou plutôt que nous devons étudier, conformément à la conception moins compréhensive mais non moins vraie de l'organisme et de la vie, sans sacrifier ni à un spiritualisme de fantaisie, ni à un mécanisme exclusif.

En supposant qu'on arrive à prouver que les phénomènes ou les propriétés les plus complexes de la vie peuvent se résoudre en un certain nombre d'éléments de moins en moins compliqués ; en supposant, et qui donc ignore, même en dehors de cette polémique, combien nous sommes loin d'une telle démonstration ? que ces propriétés élémentaires soient positivement connues, de quel droit espère-t-on conclure du simple au composé ? Les chimistes, auxquels personne n'a rien à apprendre en ces matières d'analyse, ont-ils jamais prétendu que la connaissance des corps simples impliquait celle de leurs combinaisons, et que les propriétés d'un acide ou d'un oxyde se déduisaient de celles des éléments constituants ? A plus forte raison, dans les combinaisons mobiles de l'organisme qu'il nous est si rarement donné de reproduire artificiellement, sommes-nous obligés de décliner une méthode analytique dont l'absolue autorité s'impose comme un article de foi. Il est utile au médecin de connaître à quelle limite s'arrête le dernier degré de décomposition de l'organisme ; il lui est encore plus indispensable de savoir à quel summum de complication il peut atteindre.

(*Archives générales de médecine*, 1868.)

## SÉMÉIOTIQUE DE LA LANGUE.

La tradition qui obligeait le médecin, dès sa première entrevue avec un malade, à tâter le pouls et à faire tirer la langue est quelque peu délaissée ; c'est une faute. La langue et le pouls fournissent des indications qu'aucune autre information ne saurait remplacer. S'ils ne renseignent pas sur la maladie, ils éclairent sur la tolérance et la résistance du malade à l'affection quelle qu'elle soit qui s'impose à lui.

Il a été beaucoup dit et beaucoup écrit sur la valeur séméiotique de la langue. De cet ensemble de notions excellentes à recueillir, je ne veux retenir que quelques points auxquels on n'a peut-être pas accordé l'importance qu'ils méritent.

La séméiologie est un mode d'exploration des symptômes qui a ses qualités et ses défauts ; quand on en use dans la mesure utile, elle montre les aspects de la maladie sous une face que la description d'ensemble des phénomènes morbides ne met pas également en lumière.

Le pouls, objet de tant d'observations d'une sagacité souvent trop subtile, est essentiellement du domaine de la physique. Il se prête aux appareils enregistreurs, aux énoncés mathématiques, et on peut substituer l'exactitude du constat à l'à peu près d'un rapide examen.

La langue se rattache à une de ces investigations chimiques d'une douteuse correction auxquelles la clinique nous a forcément habitués. Si le chimiste juge de la nature d'un corps à analyser par des réactions où la couleur, la quantité du précipité lui fournissent ses premiers indices, le clinicien procède de

mun, tant elles échappent à la contradiction. Le professeur Robin, en ne dépassant pas la sphère des éléments histologiques, s'est enfermé dans le programme légitime d'un cours d'histologie, mais ce n'est pas dire qu'il ait épuisé la recherche.

Si maintenant on s'élève au-dessus des organes isolés, considérés comme autant de provinces, on arrive à l'unité suprême, à celle que la langue vulgaire a dénommée comme la plus irréductible : l'*indivisibilité* ou l'individualité de l'être vivant.

Nous savons avec quelle insistance Virchow s'est ingénié à atténuer l'individu au profit des composés organiques ou des appareils. Sa comparaison favorite des provinces, dont la somme compose une confédération, n'est pas une raison et jamais elle ne prévaudra ni contre le *consensus* universel, ni contre le sentiment invincible qui affirme l'indivisibilité absolue de la personne vivante. Dans sa réplique, le savant professeur de Berlin revient à son thème favori. Quand l'homme bâille, ce n'est pas *lui*, ce sont les muscles qui concourent au bâillement qui agissent ; quand il mâche, *il* ne mâche pas, mais la mâchoire seule fonctionne. Il n'y a qu'une objection, c'est que ce sont *ses* muscles et *ses* mâchoires, c'est que le moi, type et expression sans synonyme de l'individu, commande, et qu'en le méconnaissant on ferme les yeux, mais on n'éteint pas la lumière.

Pourquoi donc avoir ainsi reculé ? Pourquoi avoir éliminé de la science des notions que l'intelligence ne consentira à aucun prix à proscrire ? Nous n'avons le droit ni de supprimer une parcelle, à plus forte raison une portion du vrai, ni de déclarer qu'il ne reste pas de problème indécis, quand le plus impérieux demeure encore à résoudre.

Pour s'étendre à un moindre nombre de créatures vivantes, les propriétés afférentes à l'individu dans les espèces animales supérieures n'en sont ni moins réelles, ni moins imprescriptibles. L'unité individuelle ou ce que certains philosophes ont appelé l'égoïté ne saurait être décomposée sans dépouiller toute signification.

En somme, si à leur premier degré de complication les élé-

ments de l'être organisé acquièrent déjà des propriétés interdites aux composés moins complexes, à mesure qu'on remonte d'échelons en échelons, on voit apparaître des propriétés nouvelles. La science a marqué dans cette série progressive des étapes qu'il est bon de conserver : 1° la matière brute, 2° la matière organisable, 3° les éléments anatomiques, 4° les organes, 5° l'individu.

Des deux savants dont nous avons résumé les idées, l'un s'arrête aux éléments anatomiques, l'autre étend à peine sa théorie générale jusqu'aux organes ; nous croyons fermement avec l'unanimité non pas des philosophes ou des anatomistes, mais des médecins, qu'il reste encore une dernière barrière à franchir.

Tant qu'ils poursuivent l'investigation des mêmes catégories de phénomènes, les professeurs Robin et Virchow sont en communauté apparente de vues et de méthode. La divergence débute à partir du moment où le professeur de Berlin, abandonnant l'histologie, entre dans l'étude des appareils et des fonctions.

Cependant Virchow a trop de sagacité critique pour ne pas avoir voulu que les dissidences remontent plus haut. Selon lui, leur point d'arrivée n'est pas le même, parce que leur point de départ a été tout différent. Tandis qu'il entrait dans la biologie par la porte de la médecine, son honorable contradicteur empruntait exclusivement à la science anatomique sa conception de la vie. « Chacun sait, dit-il, que je suis parti de la pathologie. Pour comprendre les actes pathologiques, j'ai dû remonter ou plutôt reculer (*zurückgehen*) jusqu'à la physiologie ou l'histologie. La question de la vie et celle des éléments anatomiques se réunissaient dans cette recherche. Ce que je cherchais, ce n'était pas les principes de l'histologie, mais les principes de la physiologie et de la pathologie. Quand les principes de l'histologie se présentaient sur ma route, ils n'étaient qu'un accessoire. »

Si cette mention n'avait pour but que de nous renseigner sur l'éducation de l'éminent auteur de la théorie cellulaire, elle n'aurait, en effet, rien à nous apprendre. Nous savions tous com-